

CHAPITRE X.

SAINT JOSEPH.

Saint Joseph, l'ombre du Père ! celui sur qui l'ombre du Père tombait épaisse et profonde ; saint Joseph, l'homme du silence, celui de qui la parole approche à peine ! L'Evangile ne dit de lui que quelques mots : « C'était un homme juste ! » l'Evangile, si sobre de paroles, devient encore plus sobre quand il s'agit de saint Joseph. On dirait que cet homme, enveloppé de silence, inspire le silence. Le silence de saint Joseph fait le silence autour de saint Joseph. Le silence est sa louange, son génie, son atmosphère. Là où il est, le silence règne. Quand l'aigle plane, disent certains voyageurs, le pèlerin altéré devine une source à l'endroit où tombe son ombre dans le désert. Le pèlerin creuse, l'eau jaillit. L'aigle avait parlé son langage, il avait plané. Mais la chose belle avait été une chose utile ; et celui qui avait soif, comprenant le langage de l'aigle, avait fouillé le sable et trouvé l'eau.

Quoi qu'il en soit de cette magnifique légende et de sa vérité naturelle, que je n'ose garantir, elle est féconde en symboles superbes. Quand

l'ombre de saint Joseph tombe quelque part, le silence n'est pas loin. Il faut creuser le sable, qui dans sa signification symbolique représente la nature humaine; il faut creuser le sable, et vous verrez jaillir l'eau. L'eau, ce sera, si vous voulez, ce silence profond, où toutes les paroles sont contenues, ce silence vivifiant, rafraîchissant, apaisant, désaltérant, le silence substantiel; là où est tombée l'ombre de saint Joseph, la substance du silence jaillit, profonde et pure, de la nature humaine creusée.

Pas une parole de lui dans l'Écriture! Mardochée, qui fit fleurir Esther à son ombre, est un de ses précurseurs. Abraham, père d'Isaac, représenta aussi le père putatif de Jésus. Joseph, fils de Jacob, fut son image la plus expressive. Le premier Joseph garda en Égypte le pain naturel. Le second Joseph garda en Égypte le pain surnaturel. Tous deux furent les hommes du mystère; et le rêve leur dit ses secrets. Tous deux furent instruits en rêve, tous deux devinèrent les choses cachées. Penchés sur l'abîme, leurs yeux voyaient à travers les ténèbres. Voyageurs nocturnes, ils découvraient leurs routes à travers les mystères de l'ombre. Le premier Joseph vit le soleil et la lune prosternés devant lui. Le second Joseph commanda à Marie et à Jésus; Marie et Jésus obéissaient.

Dans quel abîme intérieur devait résider l'homme qui sentait Jésus et Marie lui obéir, l'homme à qui de tels mystères étaient familiers et à qui

le silence révélait la profondeur du secret dont il était gardien ! Quand il taillait ses morceaux de bois, quand il voyait l'Enfant travailler sous ses ordres, ses sentiments, creusés par cette situation inouïe, se livraient au silence qui les creusait encore ; et du fond de la profondeur où il vivait avec son travail, il avait la force de ne pas dire aux hommes : Le Fils de Dieu est ici.

Son silence ressemble à un hommage rendu à l'inexprimable. C'était l'abdication de la Parole devant l'Insondable et devant l'Immense. Cependant l'Evangile, qui dit si peu de mots, a les siècles pour commentateurs ; je pourrais dire qu'il a les siècles pour commentaires. Les siècles creusent ses paroles et font jaillir du caillou l'étincelle vivante. Les siècles sont chargés d'amener à la lumière les choses du secret. Saint Joseph a été longtemps ignoré ; mais depuis sainte Thérèse, particulièrement chargée de le trahir, il est beaucoup moins inconnu. Mais voici quelque chose d'étrange : chaque siècle a deux faces, la face chrétienne et la face antichrétienne ; la face chrétienne s'oppose en général à la face antichrétienne par un contraste direct et frappant. Le dix-huitième siècle, le siècle du rire, de la frivolité, de la légèreté, du luxe, posséda Benoist-Joseph Labre. Ce mendiant arrive à la gloire, même à la gloire humaine ; et tous ceux qui brillaient de son temps sont descendus dans une honte historique, qui ne ressemble à aucune autre et près de laquelle les hontes ordinaires sont de la gloire.

Je ne sais ce que Dieu a fait de leurs âmes ; mais la science humaine, malgré ses imperfections et ses lenteurs, a fait justice de leurs noms. Les représentants du dix-huitième siècle sont enterrés dans un oubli particulier.

Joseph Labre, qui est leur contradiction vivante, éclate même aux yeux des hommes ; et ceux-là même qui essayent de se moquer de lui sont obligés de le considérer comme un personnage historique.

Le dix-neuvième siècle est par-dessus tout, dans tous les sens du mot, le siècle de la Parole. Bonne ou mauvaise, la Parole remplit notre air. Une des choses qui nous caractérisent, c'est le tapage. Rien n'est bruyant comme l'homme moderne : il aime le bruit, il veut en faire autour des autres, il veut surtout que les autres en fassent autour de lui. Le bruit est sa passion, sa vie, son atmosphère ; la publicité remplace pour lui mille autres passions qui meurent étouffées sous cette passion dominante, à moins qu'elles ne vivent d'elle et ne s'alimentent de sa lumière pour éclater plus violemment. Le dix-neuvième siècle parle, pleure, crie, se vante et se désespère. Il fait étalage de tout. Lui qui déteste la confession secrète, il éclate à chaque instant en confessions publiques. Il vocifère, il exagère, il rugit. Eh bien ! ce sera ce siècle, ce siècle de vacarme, qui verra s'élever et grandir dans le ciel de l'Eglise la gloire de saint Joseph. Saint Joseph vient d'être choisi officiellement pour patron de l'Eglise pen-

dant le bruit de l'orage. Il est plus connu, plus prié, plus honoré qu'autrefois.

Au milieu du tonnerre et des éclairs, la révélation de son silence se produit insensiblement.

Jusqu'où a-t-il pénétré dans l'intimité de Dieu ? Nous ne le savons pas ; mais nous sommes pénétrés, au milieu du bruit qui nous entoure, par le sentiment de la paix immense dans laquelle s'écoula sa vie : le contraste semble chargé de nous révéler la grandeur cachée des choses. Beaucoup parlent qui n'ont rien à dire et dissimulent, sous le fracas de leur langage et la turbulence de leur vie, le néant de leurs pensées et de leurs sentiments. Saint Joseph, qui a tant à dire, saint Joseph ne parle pas. Il garde au fond de lui les grandeurs qu'il contemple : et les montagnes s'élèvent au fond de lui sur les montagnes, et les montagnes font silence. Les hommes sont entraînés par *l'ensorcellement de la bagatelle*. Mais saint Joseph reste en paix, maître de son âme et en possession de son silence, parmi les ébranlements du voyage en Égypte, dans cette fuite de Jésus-Christ déjà persécuté. Parmi les pensées, les sentiments, les étrangetés, les incidents, les difficultés de ce voyage, celui qui représentait Dieu le Père prend la fuite, comme s'il était à la fois faible et coupable ; il fuit en Égypte, au pays de l'angoisse ; il revient dans ce lieu terrible, d'où ses ancêtres sont sortis, sous la protection de l'Éternel. Il fait la route qu'a faite Moïse, et il la fait en sens inverse. Et, pendant qu'il va en Égypte, et qu'il est en Égypte, il se

souvent d'avoir cherché une place à l'hôtellerie et de ne pas l'avoir trouvée.

Pas de place à l'hôtellerie !

L'histoire du monde est dans ces trois mots ; et cette histoire si abrégée, si substantielle, cette histoire, on ne la lit pas ; car lire c'est comprendre. Et l'éternité ne sera pas trop longue pour prendre et donner la mesure de ce qui est écrit dans ces mots : Pas de place à l'hôtellerie. Il y en avait pour les autres voyageurs. Il n'y en avait pas pour ceux-ci. La chose qui se donne à tous se refusait à Marie et à Joseph ; et dans quelques minutes Jésus-Christ allait naître ! L'Attendu des nations frappe à la porte du monde, et il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie ! Le Panthéon romain, cette hôtellerie des idoles, donnait place à trente mille démons, prenant des noms qu'on croyait divins. Mais Rome ne donna pas place à Jésus-Christ dans son Panthéon. On eût dit qu'elle devinait que Jésus-Christ ne voulait pas de cette place et de ce partage. Plus on est insignifiant, plus on se case facilement. Celui qui porte une valeur humaine a plus de peine à se placer. Celui qui porte une chose étonnante et voisine de Dieu, plus de peine encore. Celui qui porte Dieu ne trouve pas de place. Il semble qu'on devine qu'il lui en faudrait une trop grande, et si petit qu'il se fasse, il ne désarme pas l'instinct de ceux qui le repoussent. Il ne réussit pas à leur persuader qu'il ressemble aux autres hommes. Il a beau cacher sa grandeur, elle éclate

malgré lui, et les portes se ferment, à son approche, instinctivement.

Ce petit mot tout court : *parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie*, est d'autant plus terrible qu'il est plus simple. Ce n'est pas l'accent de la plainte, du reproche, de la récrimination : c'est le ton du récit. Les réflexions sont supprimées. L'Évangile nous les laisse à faire. *Quia non erat eis locus in diversorio*. Et ce mot *diversorio* : ce mot qui indique la multiplicité ? Les voyageurs ordinaires, les hommes qui font nombre, avaient trouvé place dans l'hôtellerie. Mais Celui que portait Marie allait naître dans une étable, car c'était lui qui devait dire un jour : « Une seule chose est nécessaire, *Unum est necessarium*. »

Le *diversorium* lui avait été fermé.

Il faudrait qu'un éclair fendît notre nuit et montrât tous les siècles à la fois sur un point et en un instant pour que ce mot si petit, si court, si simple, apparût comme il est, pour que cette hôtellerie dans laquelle Marie et Joseph ne trouvent pas de place apparût comme elle est. Il faudrait un éclair montrant un abîme. Qu'arriverait-il, si nos yeux s'ouvraient ?

Le Père Faber se demande ce qu'ont pensé les mères des innocents, qu'on égorgea peu de temps après.

Il se demande si elles n'ont pas fait quelques réflexions sur l'homme et la femme, qui n'avaient

pas trouvé place et sur l'Enfant qui n'avait eu qu'une crèche pour naître.

La terre ne devait pas non plus lui donner une place sur elle pour mourir : elle devait au bout de quelques années le rejeter sur une croix.

La planète fut comme l'hôtellerie : elle fut inhospitalière.

Saint Joseph accomplit en réalité ce qu'accomplissent les autres en figure. Après avoir gardé le Pain de vie en Egypte et réalisé la chose dont le premier Joseph était l'ombre, il revient à Nazareth et fait ce qu'avait fait Josué. Josué avait arrêté le soleil ; mais Celui qui était la lumière du monde avait quitté Marie et Joseph pour faire à Jérusalem les affaires de son Père. Cependant Marie et Joseph le retrouvent et le ramènent. Le soleil, qui avait paru commencer sa course, fut arrêté dix-huit ans. De douze ans à trente, Jésus-Christ resta là. Quel âge avait-il, quand mourut Joseph ? On n'en sait rien, mais il paraît que Joseph était mort quand il quitta la maison. Que se passa-t-il dans cette maison ? Quels mystères s'ouvrirent devant les yeux de cet homme, à qui Jésus-Christ obéissait ? Que voyait Joseph dans les actions de Jésus-Christ ? Ces actions, par leur simplicité même, prenaient sans doute à ses yeux des proportions incommensurables. Dans le moindre mouvement, que voyait-il ? Que voyait-il dans son activité, restreinte en apparence ? Que voyait-il dans son obéissance ? De quel son devait frémir au fond de son âme cette phrase : « Je com-

mande et il obéit ? Je tiens la place de Dieu le Père. » Et derrière cette phrase, au fond, au-dessous, il devait y avoir quelque chose de plus profond qu'elle : c'était le silence qui l'enveloppait ; et peut-être la phrase, qui aurait donné la formule du silence, ne se formula jamais elle-même. Peut-être se cache-t-elle dans le silence qui la contenait.

Quand les paroles humaines, appelées tour à tour par l'homme, se réunissent, se déclarant les unes après les autres incapables d'exprimer le fond de son âme, alors l'homme tombe à genoux ; et, du fond de l'abîme, le silence s'élève en lui. Et comme il part du fond de l'abîme, le silence perce les nuages ; il monte au trône de Celui qui a pris *les ténèbres pour retraite* ; il monte au trône de Dieu avec les parfums de la nuit.

Le sommeil, ce grand silence de la nature, fut le temple où les deux Joseph entendaient les voix du ciel.

Le premier Joseph avait été vendu à l'occasion d'un songe, il avait excité la haine et la jalousie de ses frères. A l'occasion d'un songe, il avait été conduit en Egypte.

Saint Joseph reçut en songe l'ordre de fuir en Egypte.

Il commanda. La mère et l'enfant obéirent. Il me semble que le commandement dut inspirer à saint Joseph des pensées prodigieuses. Il me semble que le nom de Jésus devait avoir pour lui des secrets étonnants. Il me semble que son

humilité devait prendre, quand il commandait, des proportions gigantesques, incommensurables avec les sentiments connus. Son humilité devait rejoindre son silence, dans son lieu, dans son abîme. Son silence et son humilité devaient grandir appuyés l'un sur l'autre.

Saint Joseph échappe à nos mesures. Elles sont surpassées par la hauteur de sa fonction. Le Dieu jaloux lui a confié la sainte Vierge. Le Dieu jaloux lui a confié Jésus-Christ. Et l'ombre du Père tombait chaque jour sur lui, Joseph, plus épaisse, si épaisse que la parole ose à peine approcher.

Quand il était dans son atelier, les grandes scènes patriarcales se présentaient-elles à lui ? Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, son image jetée devant lui, son ombre projetée sur la terre par le soleil levant, Moïse et l'intérieur du désert où flamboyait le buisson ardent, toutes les personnes et toutes les choses qui étaient la figure des réalités présentes passaient-elles devant les yeux de son âme ? Quand son regard rencontrait l'Enfant qui attendait ses ordres pour l'aider dans son travail, saint Joseph contemplait-il dans son esprit le nom de Dieu révélé à Moïse ? Était-il intérieurement ébloui par les souvenirs et les splendeurs du TETRAGRAMMATON ?

La Vierge qui était là, sous sa protection, était la femme promise à l'humanité par la voix des prophètes ; l'univers l'attendait, dressant un autel mystérieux :

Virgini parituræ.

L'Enfant auquel il donnait des ordres est celui dont il est dit :

*Per quem majestatem tuam laudant Angeli,
adorant Dominationes, tremunt Potestates.*

C'est par Lui que les Puissances tremblent !
L'habitude nous dérobe la sublimité de ce langage.
Sans le Médiateur, sans Jésus-Christ, que feraient
les Puissances ! C'est par lui qu'elles tremblent.
Peut-être que sans lui, devant la majesté trois
fois épouvantable, *elles n'oseraient pas même
trembler !*

